

LA PIERRE PHILOSOPHALE

LA PIERRE PHILOSOPHALE

par
Jeanne de COULOMB

Nouvelle édition
à partir de celle de Gautier et Langureau, 1932.



Éditions Saint-Remi
— 2026 —

Collection Jeanne de Coulomb aux Éditions Saint-Remi

L'HÉRITAGE DU COUSIN CORENTIN, 221 p., 16 €
L'INVISIBLE MAIN, 243 p., 17 €
L'OMBRE DES HEURES, 245 p., 18 €
LA CROIX LUMINEUSE, 177 p., 15 €
PÊCHEUSE DE LUNE, 209 p., 16 €
LA GARDIENNE DU SEUIL, 256 p., 18 €
LE JOURNAL DE PAULETTE, 214 p., 18 €
LA VILLA DES SPHINX, 161 p., 14 €
LA BELLE HISTOIRE DE MAGUELONNE, 251 p., 18 €
L'ALGUE D'OR, 207 p., 16 €
LA MAISON SUR LE ROC, 231 p., 18 €
LA BRUME SUR L'ÉTOILE, 193 p., 17 €
LA VILLA DU PARADIS, 219 p., 17 €
LA MAISON DU CORSAIRE, 183 p., 15 €
FERME COMME ROC, 235 p., 18 €
LA PAGE BLANCHE, 89 p., 10 €
FORÊT PERFIDE ET MER DOUCE, 121 p., 12 €
L'ÉPREUVE DU FEU, 334 p., 24 €
LES YEUX ÉBLOUIS, 186 p., 17 €
QUAND ON A DES AILES, 85 p., 11 €
MISSION SECRÈTE, 85 p., 11 €
VOLONTÉ DE ROI, 240 p., 18 €
LE FANTÔME DES TOURNOAILLES, 267 p., 19 €
LES LÈVRES CLOSES, 200 p., 17 €
LA GERBE DÉLIÉE, 141 p., 14 €
LE CHEVALIER CLAIRVOYANT, 200 p., 17 €
LA DAME AUX OISEAUX, 179 p., 17 €
LA MAISON DES CHEVALIERS, 194 p., 17 €
TERRIBLE ÉNIGME, 141 p., 13 €
LES AILES OUVERTES, 212 p., 17 €
LE PRINCE SERGE, 193 p., 17 €
LA PIERRE PHILOSOPHALE, 252 p., 18 €



Éditions Saint-Remi

Mounet sud – 33410 STE-CROIX DU MONT

LA PIERRE PHILOSOPHALE

I

De légers flocons tournoyaient dans le crépuscule comme un vol étourdi de papillons blancs.

Ils se posaient doucement sur les parapluies ouverts, les moindres saillies des maisons, et, sous leurs caresses les passants se bousculaient avec cette hâte fébrile des fins de journée, qui s'exaspère encore un samedi gras, lorsque beaucoup ne songent qu'à expédier la besogne ennuyeuse pour se livrer à leurs plaisirs.

Rue de Babylone, devant la porte du Bon Marché, des autos enchevêtraient leurs roues, des chauffeurs s'injuriaient. Par moments, se produisaient de brusques arrêts de circulation, au milieu desquels l'autobus des Batignolles ressemblait à un monstre balourd, trépidant sous la main qui commande à sa force brutale.

Derrière les vitrines, larges et hautes, la lumière électrique ruisselait sur des gazes pailletées d'or, des guirlandes de fleurs, des éventails, de mystérieux dominos à barbe de dentelle. De quelque côté qu'on regardât, tout parlait de joie et même de folie.

Colette Aymerillot, cependant, ne souriait pas aux étalages attrayants. Coudoyée de-ci, coudoyée de-là, elle se frayait un chemin parmi la foule grouillante sans même sentir la rudesse des heurts, toute à l'impression de solitude et d'abandon qui, depuis le matin, l'étreignait, et, vers le soir, se traduisait en violente migraine.

De l'après-midi froide et sans soleil, elle ne gardait que tristesses et découragement : deux de ses élèves lui avaient

annoncé leur intention de suspendre leurs leçons. L'une d'elles était fiancée, l'autre partait pour Nice et n'avait déjà plus de pensées que pour le beau pays d'azur.

Absorbées par leurs rêves, ni l'une ni l'autre n'avaient soupçonné la détresse de leur jeune professeur. Du reste, Colette était trop fière pour laisser paraître sa déconvenue, et, si sa personnalité eût été seule en cause, peut-être n'eût-elle pas attaché d'importance au double incident, mais de lourdes charges pesaient sur elle : pour se perfectionner dans l'art du chant, devenir capable de l'enseigner aux autres, elle avait pris des leçons coûteuses.

La longue maladie de sa mère, la mort de celle-ci avaient achevé de déséquilibrer le modeste budget. Pour tout héritage la jeune fille n'avait recueilli que des dettes qu'elle s'efforçait d'acquitter par mensualités. Pourrait-elle continuer à agir de la sorte si le lendemain devenait incertain ? À peine lui resterait-il de quoi payer sa pension dans la maison où elle avait cherché un refuge !...

Dégagée enfin du tohu-bohu des alentours du Bon Marché, Colette gagna la rue Vaneau par la rue de Babylone et s'arrêta devant un vieil hôtel que des colonnes doriques encadrant le porche et de gigantesques urnes de pierre distinguaient de ses voisins. La lueur d'un réverbère permettait de lire l'inscription gravée au fronton :

HÔTEL DE PIANGES

Une plaque de cuivre, au-dessus du heurtoir, annonçait en outre que cette maison était celle de Notre-Dame de Bonne-Aide.

Colette poussa une petite porte, découpée dans le vantail droit, et pénétra dans une vaste cour pavée qu'entouraient de trois côtés des bâtiments de majestueuse apparence.

Les fenêtres hautes, les mansardes sculptées, les balustres qui couraient le long de la façade principale, tous les moindres détails d'architecture portaient, à n'en pas douter la marque du grand siècle.

À chaque étage brillaient des lumières : des gammes roulaient sur un piano. Derrière les rideaux de mousseline du rez-de-chaussée, on apercevait des formes mouvantes. La concierge sortit la tête de sa loge pour reconnaître l'arrivante et, sans doute rassurée, elle retourna vite auprès de son poêle.

La jeune fille gravit les degrés du perron, déjà recouvert d'un tapis de neige, et, avec un soupir de soulagement, se trouva dans la tiédeur du vestibule.

Un ordre parfait y régnait, mais là où l'on se fût attendu à voir des bahuts anciens et des coffres de chêne, il n'y avait que des sièges d'osier, rembourrés de coussins rustiques, qui faisaient songer aux mobiliers de campagne ou de villes d'eaux.

Dans une galerie latérale, on entendait des voix jeunes qui causaient. Une porte s'ouvrit et une religieuse parut, habillée de serge blanche.

— Ma chère enfant, dit-elle, il est venu une visite pour vous aujourd'hui, un vieux monsieur qui a l'air très bon, paraît-il. Il s'est beaucoup informé de tout ce qui vous concerne, mais la Sœur Euphrasie n'a pas bien démêlé ce qu'il voulait.

— Peut-être désire-t-il me demander des leçons pour sa fille ou sa petite-fille ?...

— C'est probable ! Du reste, il reviendra lundi.

— A-t-il laissé sa carte, ma Mère ?

— Je crois que oui... Vous la trouverez dans votre chambre.

Et avec un sourire, qui terminait l'entretien, la mère Assistante se dirigea vers les cuisines où, chaque soir, elle jetait un coup d'œil sur les préparatifs du dîner.

Colette, restée seule, s'engagea dans l'escalier monumental qui conduisait à l'étage supérieur. En dix-huit mois, elle avait eu le temps de se familiariser avec la belle ordonnance et l'air de grandeur de l'ancien hôtel de Pianges, devenu, par la volonté de la dernière du nom, un abri presque familial pour les jeunes travailleuses isolées.

L'été, on ne souffrait point de la chaleur dans les vastes pièces au plafond élevé et, le soir, on pouvait se promener dans le parc, une oasis de verdure perdue au milieu du grand Paris de pierre.

L'hiver, les murs épais préservaient du froid extérieur et le chauffage central dispensait partout une chaleur douce et égale.

Quand Colette ouvrit la porte de sa chambre, elle éprouva la sensation reconfortante du *home* retrouvé : les objets familiers, son petit lit de cuivre, l'armoire de pitchpin, la table devant la fenêtre, le piano drapé dans un angle, semblaient lui sourire, et, au-dessus des choses sans âme, le crucifix d'ébène, la Vierge au doux regard, qui protégeaient son chevet, disaient clairement : « Nous t'attendions pour te consoler ».

Sans plus songer au visiteur inconnu, venu dans la journée, la jeune fille se laissa tomber sur une chaise basse. Elle déposa auprès d'elle son rouleau de musique, ses gants, son chapeau et demeura immobile, les mains aux tempes, pour essayer d'endormir la douleur lancinante qui, depuis deux heures, allait toujours croissant.

D'abord, elle ne put penser. Le sentiment de la réalité ne lui revint que peu à peu : depuis la mort de sa mère, elle ne cessait de passer par des fluctuations d'espoir et de désespoir qui usaient son énergie.

La première année, elle avait eu beaucoup d'élèves et, avec l'optimisme naturel à la jeunesse, elle avait cru son avenir assuré. Mais, à la dernière rentrée, elle avait dû reconnaître que les jeunes filles du monde forment une clientèle essentiellement mobile.

On apprend le chant pour s'occuper en attendant le mariage. Des vides s'étaient creusés, et, tous les jours, les rangs devenaient plus clairs.

Certes, avec son talent et la voix merveilleuse qu'elle possédait, M^{lle} Aymerillot aurait pu chanter dans les concerts. Après la fête de charité au profit de l'œuvre de Notre-Dame de Bonne-Aide, à laquelle elle avait prêté son concours, quelques jours auparavant, des critiques musicaux avaient loué sa façon d'interpréter certaines pages des maîtres et, un moment, emportée par son imagination, séduite par la perspective toujours flatteuse des succès et des applaudissements, elle avait été sur le point de céder à la tentation d'une vie moins austère.

Son bon sens naturel l'avait retenue sur la pente dangereuse en lui montrant combien il serait facile d'y glisser. Elle avait eu le courage d'étouffer son rêve, mais ce courage n'assurait pas son avenir.

Bientôt, elle devrait chercher une autre situation, passer à son cou le collier de servitude, abandonner peut-être les chères tombes qui dormaient dans le cimetière des Batignolles, et à qui, chaque dimanche, elle portait ses prières et ses fleurs.

Mais nécessité fait loi ! Tout cela ne vaudrait-il pas mieux que l'insipide course au cachet ? Pour un cœur qui ne demande qu'à aimer, à se dévouer, filer des sons, seriner des mélodies, reprendre les défauts de diction d'élèves inattentives ne peut suffire !...

Si la raison commandait de s'interdire les plus doux, les plus innocents espoirs, fallait-il pour cela tarir en soi toute source de sensibilité, n'être plus qu'une machine, un orgue de Barbarie qui moud des airs à commandement ?...

Des larmes roulèrent sur les joues de Colette et vinrent mettre leur amertume sur ses lèvres. Comme honteuse de cette faiblesse, elle se leva brusquement pour gagner le cabinet de toilette où elle déposerait son manteau humide.

À la lumière adoucie de l'ampoule électrique suspendue au plafond, son teint très blanc prenait des rougeurs de fièvre ; des moirures couraient dans le désordre de ses cheveux châains, séparés sur le front en bandeaux bouffants, et, sous les yeux bruns, doucement réchauffés d'or comme les giroflées printanières, un grand cerne bleu accentuait encore l'expression de lassitude découragée qu'exprimait la bouche mignonne, un peu serrée comme celle d'un enfant qui ne veut pas pleurer.

Attardée devant le miroir, peut-être eût-elle été satisfaite de l'image qui s'y reflétait.

Mais elle ne songeait guère à en tirer vanité : les soucis d'une existence difficile éteignaient en elle toute velléité de coquetterie ; il ne lui restait plus que le goût instinctif de l'ordre et de l'harmonie.

Elle revint donc dans sa chambre et s'approcha de la table pour prendre le chapeau et les gants qu'elle y avait jetés dans un

instant de lassitude : ses yeux tombèrent sur la carte de visite annoncée par la mère Assistante.

Le rouleau de musique ne laissait voir que le nom :

Nicolas Flamel.

— Mon parrain ? s'écria la jeune fille, voilà qui est curieux ! Il y a plus de vingt ans qu'il n'a donné signe de vie ! Que peut-il me vouloir ?

Elle acheva de serrer ses effets ; puis elle revint avec l'idée d'enlever la musique qui cachait une partie de la carte. À ce moment, quelqu'un frappa à la porte :

— Entrez ! cria Colette.

En même temps, elle se retournait pour accueillir la visiteuse, sans doute quelqu'une de ses voisines de chambre, dont il faudrait supporter patiemment le verbiage ; mais, à la vue de l'arrivante, une grande jeune femme, habillée d'un costume tailleur gris foncé, elle rougit de plaisir.

— Mademoiselle de Montoirac !... Que vous êtes bonne de ne pas m'oublier !

Elle l'entraîna vers un fauteuil. L'étrangère souriait. Sous la voilette, on devinait des traits forts, un nez aquilin, une bouche un peu grande. Le col droit, la cravate, le gilet de coupe masculine, les cheveux relevés en racine droite, accentuaient encore le manque de féminité, et cependant les yeux d'un bleu profond, le dessin très doux des lèvres trahissaient la femme aimante et dévouée qui cherche à répandre autour d'elle le trop-plein de son cœur :

— Je craignais de ne pas vous rencontrer, commença-t-elle après s'être assise, et cela m'eût ennuyée... Aujourd'hui, j'avais besoin de causer avec vous...

— Il y avait longtemps qu'on ne vous avait vue, Mademoiselle.

— C'est vrai... J'étais fort occupée... Car j'aime beaucoup à venir ici ! Ma pauvre mère a passé une partie de son enfance et de sa jeunesse auprès de sa tante, M^{lle} de Pianges, et il me semble que partout je retrouve l'empreinte de ses pas... J'étais bien petite

quand maman est morte — sept ans seulement — mais j'ai beaucoup souffert et je ne suis pas sûre que la blessure soit parfaitement cicatrisée...

— On ne peut pas se consoler d'avoir perdu sa mère, balbutia Colette que les larmes suffoquaient. La mienne, dans les dernières années, ne quittait plus son lit ou sa chaise longue, mais elle n'en était pas moins la lumière qui me guidait... Si j'avais un doute, des hésitations, je les lui soumettais et, tout de suite, je voyais clair dans ma conscience... Si je ne savais pas interpréter une page difficile, je la lui jouais ou la lui chantais, et aussitôt, avec son admirable sens de la musique, elle m'indiquait ce qu'il fallait faire... Quand j'ai eu la douleur de la perdre, il m'a semblé que je restais seule dans la nuit !

Accoudée sur la table, plutôt en amie qu'en visiteuse, M^{lle} de Montoirac enveloppait d'un regard de pitié la svelte forme noire, affaissée devant elle sur une chaise basse.

— S'il est affreux de perdre sa mère, reprit-elle doucement, je vous assure qu'il est encore plus cruel de voir sa place occupée par une autre... J'ai détesté d'abord la seconde femme de mon père ! Pour apprivoiser la petite farouche que j'étais devenue, il a fallu me conduire auprès du berceau de mes petits frères... Ils étaient si drôles avec leurs poings fermés et leur air réfléchi que je ne pus m'empêcher de rire. Et, à partir de ce moment, dès que j'avais une minute de libre, je me sauvais dans la nursery... C'est moi qui leur ai appris à marcher et aussi à lire !... Que ce temps est loin ! Dire qu'Amanieu et Séguin sont maintenant des Saint-Cyriens !...

Un sourire presque maternel, qui s'adressait aux jumeaux absents, glissa sur le visage sans beauté et le transfigura.

— Vous êtes heureuse, Mademoiselle, murmura Colette, vous avez des frères...

— Oh ! ils se marieront un jour et négligeront alors leur vieille sœur aînée... Heureusement que mes malades me resteront... De grands enfants aussi !

— On m'a dit, Mademoiselle, que vous étiez l'une des plus habiles infirmières de la Croix-Rouge...

— Ceux qui vous ont renseignée ont beaucoup exagéré, mais j'aime le métier ! Et puis cela m'amuse de n'être plus à la clinique, que M^{lle} Thérèse, de ne valoir que par moi-même !

Elle souriait toujours, mais il y avait de la mélancolie dans ses yeux.

« Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ? se demanda Colette. L'immense fortune qui lui vient des de Pianges doit attirer bien des convoitises. »

— Revenons à vous, reprit M^{lle} de Montoirac, comme si elle devinait le cours des idées de sa jeune amie. Vous sembliez tout à l'heure envier mes affections... Êtes-vous donc absolument seule au monde ?

— Si j'ai des parents, je ne les connais point... Mon père et ma mère n'avaient ni frères ni sœurs, pas même de cousins germains !... Personne ne s'intéresse à moi... du moins je le pensais hier, car aujourd'hui, en rentrant, j'ai appris que mon parrain était venu me rendre visite...

— Appartient-il à votre famille ?

— Non. Mademoiselle, ce fut un parrain de rencontre et c'est ce qui peut expliquer et excuser son silence de vingt ans... Lorsque je suis née, mon père était en garnison à Bergerac. Un oncle de ma mère, mort depuis, devait me tenir sur les fonts baptismaux. Au dernier moment il tomba malade et ne put entreprendre le voyage. Notre propriétaire, un pharmacien qui habitait le rez-de-chaussée, se proposa aimablement pour le remplacer. C'était, paraît-il, un original de premier ordre ! Il s'occupait d'alchimie et ma mère tremblait toujours qu'il ne nous fit sauter avec les gaz dangereux dont il remplissait ses cornues, mais l'ennui de s'adresser à un autre fit accepter son offre, et c'est ainsi que je suis devenue la filleule de M. Nicolas Flamel.

M^{lle} de Montoirac eut un brusque tressaillement ; et, se redressant, elle dit avec vivacité :

— Ne pourriez-vous pas me montrer sa carte ? Colette souleva le rouleau de musique et prit le morceau de bristol.

— Connâtriez-vous par hasard mon parrain ? demanda-t-elle un peu étonnée.

— De réputation seulement ! Il possède, aux environs de Bergerac, le château et la fortune qui auraient dû revenir au cousin germain de mon père, chef de la branche aînée... Voyez plutôt.

De l'index, elle soulignait l'adresse gravée dans un coin, au-dessous du nom :

Château de Montoirac, par Montoirac (Dordogne).

— Je ne le croyais pas riche, remarqua M^{lle} Aymerillot. Ma mère me le dépeignait toujours comme l'un de ces chercheurs obstinés qui gaspillent leurs économies en expériences inutiles et coûteuses et qu'on appelle si joliment des pêcheurs de lune...

— Sa fortune lui vient d'un héritage... En quelques mots, voici toute l'histoire : le comte de Montoirac, frère aîné de mon grand-père, ne s'était jamais marié. Passionné pour l'alchimie, il avait entrepris d'en trouver les origines et d'en étudier le développement à travers les âges, prétendant qu'il est bon de suivre l'activité de la pensée jusque dans ses aberrations les plus étranges... Aucun voyage ne lui paraissait trop dispendieux lorsqu'il flairait, au bout, des documents intéressants... ses notes s'accumulaient, mais un jour vint où il fallut les débrouiller et pour cela un secrétaire était indispensable... Quelqu'un prononça le nom de M. Nicolas Flamel. Ce nom, porté au Moyen Âge par le célèbre écrivain public de Saint-Jacques la Boucherie qui, assure la légende, fabriquait de l'or à volonté, séduisit notre grand-oncle. Il offrit à votre parrain de tels émoluments que celui-ci n'hésita pas à abandonner son officine : il vint s'installer à Montoirac avec ses cornues et ses bouquins... Bien lui en prit, comme vous voyez !

— Mais alors, interrompit Colette, mon parrain ne serait qu'un intrigant ! La mère Assistante m'a dit cependant tout à l'heure que la sœur converse, qui a reçu sa carte, a été frappée de son air de bonté !...

— Je connais quelqu'un qui se fera un plaisir de vous renseigner : mon cousin François, le fils de ce cousin germain de mon père dont les droits furent méconnus. Il est lieutenant au 10^e

hussards, à Bordeaux, mais sa mère habite la Rolphie, une terre toute proche de Montoirac, seule parcelle détachée du bien patrimonial... Justement, François est en permission à Paris... C'est un esprit sérieux, pondéré... Bien que M. Flamel lui ait porté un préjudice considérable, il n'est pas homme à le charger inutilement... Vous pouvez être sûre qu'il vous présentera les faits tels qu'ils sont...

En parlant de son cousin, un peu d'émotion passa dans la voix de Thérèse. Colette, qui était très observatrice de nature, se demanda si l'éloignement que la jeune fille montrait pour le mariage ne venait pas de ce que la vie n'avait pas réalisé le rêve de sa vingtième année...

Une cloche sonna... !

— Déjà le dîner ! s'écria M^{lle} de Montoirac en se levant. Nous avons tellement bavardé que j'en ai oublié le but principal de ma visite ! Demain, ma belle-mère donne une matinée en l'honneur de mes frères qui sont à la maison pour les vacances de carnaval. Des acteurs mondains doivent jouer une comédie et, comme lever de rideau, Amanieu et Séguin ont appris une pantomime à deux personnages. Or, l'accompagnateur sur qui l'on comptait a eu le mauvais goût de prendre la grippe et l'on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque j'ai pensé à vous !... Vous seule serez capable de déchiffrer, presque à première vue, une partition délicate.

— Pour vous être agréable, que ne tenterais-je point, Mademoiselle !

— Vous êtes gentille de parler ainsi, et je suis tout heureuse d'emporter votre promesse... Je vous enverrai la musique. Il n'y aura pas moyen de répéter avant l'heure fixée — nous déjeunons en ville — mais je suis bien sûre que vous n'aurez pas besoin de répétition... Vous causerez ensuite avec mon cousin... Avant de revoir votre parrain, vous saurez donc à quoi vous en tenir... Moi, je ne vais plus que rarement en Périgord, où nous possédons encore, aux environs de Montoirac, la terre des Bosquets. Depuis la mort de mon pauvre père qui chérissait ce petit coin à cause des bons souvenirs qu'il lui rappelait, ma belle-mère ne veut plus

y mettre les pieds, prétendant qu'elle s'y ennuie à périr...

— C'est le bon Dieu qui vous a envoyée vers moi, aujourd'hui, Mademoiselle. Il y a dans la vie des heures difficiles où il semble que tout nous abandonne... Je traverse une de ces heures-là... Vous êtes venue... Et, déjà, je me sens reprise à l'espérance...

— Pauvre petite, fit Thérèse en attirant vers elle le joli visage que les larmes avaient marbré de taches rouges. À votre âge, la souffrance solitaire ne vaut rien. Il faut pouvoir l'extérioriser... car le découragement est un poison qui désagrège tout ce qui est bon en nous.

— Je ne savais à qui me confier !

— Ne m'avez-vous pas pour amie ? Je vous en veux de l'avoir oublié... Enfin, ce soir, il est trop tard pour gronder ! À demain !... La représentation commencera vers quatre heures et, à trois heures et demie, nous vous enverrons chercher... Ne m'accompagnez pas... C'est inutile ! Je connais le chemin...

Les pas de la visiteuse se perdirent dans le grand corridor sonore. Colette revint alors vers l'armoire à glace et y prit la mantille qu'elle emportait, chaque soir, pour se rendre à la chapelle après le dîner.

En faisant ce très simple geste, elle fredonnait le refrain d'une vieille romance, apprise à une élève dans la journée. Toute sa vie, elle avait été ainsi prompte au découragement et accessible aux consolations qui lui venaient du dehors ou d'elle-même.

Enfant, n'inventait-elle pas des contes merveilleux où elle jouait tour à tour les rôles de princesse et de bonne fée et qui, en lui donnant l'illusion d'être habillée d'or et de pierreries, lui faisaient oublier ses petites robes fanées ?

Elle s'approcha de la fenêtre dont les volets intérieurs n'étaient pas encore poussés. Une heure auparavant, la vue du parc, tout blanc de neige, lui eût peut-être glacé le cœur, suggéré des idées funèbres.

Après le départ de M^{lle} de Montoirac, il lui apparut comme un séjour enchanté, et, avec un sourire, elle pensa :

— Ce soir, les arbres ont revêtu une parure nuptiale.

II

Dans la galerie au fond de laquelle se dressait la petite scène, M^{lle} de Montoirac, en simple robe de crêpe mauve, donnait ses dernières instructions aux machinistes. Déjà, les lampes électriques, disposées de manière à former au plafond une double couronne de lumière, avivaient l'or des panneaux, réchauffaient les couleurs anciennes des sujets bucoliques qui ornaient le dessus des portes, se reflétaient à l'infini dans des glaces parallèles. De légers sièges volants attendaient les spectateurs et, malgré la neige qui poudrait au dehors les arbres de l'avenue Friedland, il y avait des fleurs partout lilas, roses, œillets, mimosas qui exhalaient une odeur pénétrante.

Le rideau venait de manœuvrer d'une façon satisfaisante lorsqu'une portière se souleva, et, sans être annoncé, un jeune officier de hussards entra.

— Ah ! c'est vous, François ! dit Thérèse en lui tendant la main. Vous avez bien fait d'arriver de bonne heure... Vous nous aiderez dans nos derniers préparatifs...

Les deux cousins se ressemblaient autant qu'une femme laide peut ressembler à un homme de belle mine. Ils avaient le même teint mat, les mêmes cheveux bruns, un peu drus, et surtout les mêmes yeux d'un bleu profond, énergiques et tendres, qui étonnaient à l'ombre des cils foncés et que l'on attribuait dans la famille à une lointaine alliance irlandaise.

Mais, chez François, tout était harmonie : la bouche était bien dessinée, sous la moustache hardie ; le nez aquilin ne donnait que plus de noblesse au visage, et la maigreur élégante dénotait l'homme d'action entraîné à tous les sports, qui n'a jamais gaspillé son temps à goûter des jouissances purement matérielles.

Il était de ceux dont on dit à première vue : « C'est quelqu'un ». On le sentait avant tout très maître de lui :

— Où sont les *hommes*¹ ? demanda-t-il avec un sourire.

— Tout à l'heure, je les ai laissés aux mains du coiffeur, mais celui-ci vient de partir... Ils doivent être prêts, et au foyer !

Elle gravit les marches de la scène, qui représentait un vieux carrefour entre des maisons à pignon, et le guida jusqu'à un petit salon Louis XV. Comme elle ouvrait la porte, elle poussa une exclamation.

— Oh ! les grands enfants !...

François aperçut une pyramide humaine : Arlequin sur les épaules de Pierrot. Sans se déconcerter, Arlequin esquaissa le salut militaire.

— Mon lieutenant, nous sommes très honorés de votre visite.

Puis il sauta à terre avec la souplesse d'un singe.

Sous le maquillage, on ne pouvait se rendre compte de l'étonnante ressemblance des jumeaux, mais aux tailles absolument semblables, aux voix qui se confondaient, François — ne l'eût-il pas su d'avance — aurait deviné que ses jeunes cousins étaient aussi pareils que les feuilles d'un même arbre.

— Enfin, demanda Pierrot en rajustant sa collerette, légèrement chiffonnée, quand arrive ta demoiselle, Thérèse ?...

— On est allé la chercher en automobile. Je pense qu'elle ne peut tarder.

— Quelle est cette inconnue ? demanda François plaisamment.

— M^{lle} Colette Aymerillot, une jeune fille à laquelle je m'intéresse beaucoup. Elle a bien voulu accepter au pied levé d'accompagner la pantomime.

— Jacqueline s'était proposée ! remarqua Arlequin qui ajustait son masque de velours, mais Thérèse trouve qu'elle n'a pas assez de plomb dans la tête !

— Qui appelez-vous Jacqueline ?

— Notre cousine de Puyvermeil ! Du côté de maman ! Tu feras sa connaissance aujourd'hui et j'ajouterai même...

¹ Appellation donnée à St-Cyr par les anciens à leurs camarades de première année.

L'enfant terrible s'arrêta court. La présence de Thérèse le gênait. Un regard furtif lui ayant appris que sa sœur avait quitté la pièce, il en profita pour continuer ses confidences.

— J'ajouterai même qu'on désire te la colloquer... C'est une idée de maman et elle n'est peut-être pas si mauvaise !

Un bruit de cristal qui se brise interrompit le Saint-Cyrien. Amanieu avait accroché du coude l'un des vases de la cheminée.

— Maladroit ! s'écria Séguin.

Sans répondre, le jumeau haussa les épaules, et négligemment, du bout du pied, repoussa les débris épars dans l'embrasure de la fenêtre.

Le visage de François s'était contracté. Il lui était toujours pénible d'entendre parler légèrement de son mariage, et, cependant, ne devait-il pas envisager comme prochaine cette éventualité ?

La situation de sa mère s'embrouillait de plus en plus : sa petite sœur, Yvonne — en famille Nénette — courait sur ses quinze ans.

Comment la marierait-on si elle restait toujours enterrée à la Rolphie, la vieille maison qui, faute de réparations, menaçait de crouler sur ses habitants ? Une jeune belle-sœur, au contraire, en la présentant dans le monde, faciliterait son établissement.

Mais ce projet sous-entendait que le comte de Montoirac, s'il voulait soutenir l'éclat de son vieux nom, devrait épouser une femme riche, et cette condition, primant tout autre sentiment, était insupportable au jeune officier. La franchise brutale de certains de ces camarades qui, au dessert, les coudes sur la table, déclaraient « ne pas vouloir sauter le pas, à moins d'un million » le dégoûtait profondément.

D'avance, il avait un parti pris contre toutes les jeunes filles dont on lui disait d'abord : « C'est une héritière et elle a de grandes espérances ! »

D'autre part, il était trop raisonnable pour faire partager à une autre sa misère galonnée. Et entre les deux alternatives, également troublantes, il restait indécis, cherchant à s'absorber dans son travail quotidien, s'intéressant à ses cavaliers comme s'ils eussent

été ses enfants, passionné pour un métier au travers duquel il apercevait la France.

Dans sa vie privée, il donnait l'exemple de ce que peut une nature énergique qui sait dire non lorsqu'il le faut.

— Mon lieutenant, à quoi penses-tu ? demanda Séguin qui avait ouvert une boîte à poudre et accentuait encore l'enfarinement de sa figure. Serait-ce à notre cousine Jacqueline ? Je te préviens qu'elle est délicieuse : des yeux de velours brun, des cheveux d'or, un visage rose !... Enfin, tout le contraire de toi !... Et, tu le sais, les contrastes s'attirent.

— Non, dit François avec un sourire, je pensais tout simplement que je voudrais bien être encore au *vieux babut*, comme vous ! C'était le bon temps ! Je n'avais pas de soucis, pas de responsabilités !

— Oui, fit Amanieu avec un soupir, mais aussi on ne vous prend pas au sérieux !

— Baste ! dit Séguin qui cherchait son chapeau pointu : à la *spéciale*, bien qu'on se fasse *voracer*¹ souvent on ne s'ennuie pas trop ! Personne ne songe encore à vous marier, et on a toujours assez de *galette* !

— Du reste, en fait de *galette*, nous ne connaissons que la notre ! interrompit Amanieu.

Et il entonna d'une voix de stentor le fameux refrain, sur lequel défile le premier bataillon de France :

*Noble galette, que ton nom,
Soit immortel en notre histoire.
Qu'il soit embelli par la gloire
D'une vaillante promotion !*

François continua, amusé par les souvenirs que réveillaient ses jeunes cousins.

*Et si, dans l'avenir,
Ton nom vient à paraître,
On y joindra peut-être*

¹ Punir.

Notre grand souvenir.

Il était si lancé qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir doucement.

— Je suis désolée d'interrompre le trio, dit Thérèse en souriant, mais nos invités arrivent et ma mère réclame la présence de François. Amanieu, Séguin, venez ici que je vous présente à M^{lle} Aymerillot.

Le jeune lieutenant s'était rangé pour laisser entrer Colette. Elle était très simplement mise : une petite blouse de soie noire dont n'auraient pas voulu les femmes de chambre de la vicomtesse de Montoirac ! Mais un rien de vieille dentelle auprès du cou donnait cependant un air d'élégance à l'ensemble de la toilette, et sous le petit chapeau de feutre, orné d'un ruban de taffetas, le joli visage prenait les teintes fondues d'un délicat pastel.

François, pris à l'improviste, ne put cacher l'admiration de son regard : jamais il n'avait rencontré sur son chemin une femme répondant si parfaitement à l'idéal que tout homme, sans le savoir, porte au fond du cœur.

— Je crois que nous arrivons en trouble-fête, balbutia M^{lle} Aymerillot, un peu de rose aux joues.

— Mais non, Mademoiselle, pas du tout ! Auprès de ces enfants, je redeviens enfant moi-même !

Ils sourirent tous les deux. Puis Colette enleva ses gants, et se dirigea vers le piano.

— Nous sommes épatants dans cette pantomime ! déclara Séguin sans vergogne... Aussi, Mademoiselle, je vous prierai de ne pas presser les mouvements afin que nous ne manquions pas nos effets !

— Vous pouvez être tranquille. Je me conformerai scrupuleusement à vos indications.

Déjà, elle plaquait les premiers accords. François se glissa dans le couloir. Il avait à peine fait quelques pas que sa cousine le rappela.

— Après le spectacle, vous reviendrez, dit-elle. M^{lle} Aymerillot désire causer avec vous.

TABLE DES MATIÈRES

I	5
II	16
III	33
IV	43
V	55
VI	64
VII	78
VIII	86
IX	94
X	100
XI	106
XII	118
XIII	130
XIV	145
XV	154
XVI	167
XVII	174
XVIII	182
XIX	193
xx	201
XXI	209
XXII	222
XXIII	230
XXIV	236
XXV	242